

La Vieille Dame de Delft

Les années s'étaient écoulées depuis ma naissance. Mes lèvres pulpeuses avaient fané, mes joues rebondies s'étaient creusées et ma peau délicate s'était desséchée. Ma pauvre peau, autrefois si douce et si lisse, n'était plus que rides et craquelures. Mon vieux turban bleu ne me servait plus qu'à recouvrir ces satanés cheveux blancs. Et malgré les artifices, jamais je n'aurais pu retrouver mon éclat d'antan. J'étais vieille. Je le suis encore plus aujourd'hui. Et le temps continue de filer inexorablement.

Depuis ma fenêtre, j'aimais observer le ballet des saisons, le spectacle de la nature et la poésie colorée des pétales et des corolles. Je pensais que rien ne pourrait jamais égaler la splendeur d'un amandier en fleur, le charme d'une douce nuit étoilée et la mélancolie d'un champ de blé sous un ciel de pluie. Au fond de moi, je savais que je n'avais pas perdu ce goût du beau, cet amour de l'esthétisme.

Ne vous y méprenez pas : j'étais restée coquette. Tout du moins, j'essayais... Ma veste brune était toujours bien ajustée, tout comme mon petit col blanc ! Ma perle s'était un peu ternie, je dois bien l'admettre, mais je ne m'en séparais jamais. D'ailleurs, les passants s'arrêtaient souvent pour l'admirer. Ils s'attroupaient devant chez moi, l'observaient scrupuleusement et reprenaient ensuite leur petit bonhomme de chemin. Et moi, postée à ma fenêtre, je les regardais.

D'ailleurs ma fenêtre, parlons-en ! Elle était toujours propre, ma fenêtre, si propre qu'il m'arrivait parfois même d'oublier sa présence. Des traces de buée naissaient parfois sur la vitre en décembre, et c'est alors que je me souvenais qu'elle était là, devant moi, presque transparente. Ah, ma fenêtre... Elle n'était ni grande ni petite. Elle était plutôt carrée. Et dépourvue de croisillon. En fait, elle était comme moi, ma fenêtre : sobre, élégante, discrète.

Hélas, il y a six mois, j'ai été forcée à déménager.

— Elle s'y sentira comme chez elle, avait dit l'autre ahuri de gardien avant mon départ. Elle sera en sécurité, et puis tout le monde prendra bien soin d'elle.

Tu parles... Je n'étais pas très enjouée à l'idée de quitter mon chez-moi. J'étais même plutôt réticente.

Puis je suis partie contre mon gré. À mon arrivée, la fenêtre m'a semblé la même que chez moi, alors je me suis dit que, peut-être, je ne verrais pas la différence. C'est vrai, celle-là aussi, elle était propre, ni trop grande ni trop petite, plutôt carrée, sobre, discrète...

Et c'est là que j'ai voulu contempler cette nouvelle vue pour la première fois. Et je ne l'ai que très peu appréciée. Ah ça, quel euphémisme... Je l'ai de sitôt détestée, ça oui, je la haïssais tout bonnement ! Elle donnait sur

un imposant immeuble de ciment blanc. Personne n'aurait aimé se réveiller chaque matin en face d'un gigantesque mur blanc. Pas vous ? Eh bien, moi, encore moins ! La façade lisse de l'immeuble recouvrait l'horizon et avalait le ciel. Elle n'avait aucune fenêtre, sa façade. Et sans ça, elle n'en était que plus fade ! Il n'avait rien de beau, cet immeuble. Je ne pouvais pas le voir en peinture. Ce n'était rien d'autre qu'un bête mur blanc insipide. Rah, quelle horreur ! Et dire que j'avais troqué ma magnifique vue de Delft contre cette abomination...

Alors, pour oublier mon chagrin, j'observais les passants. D'abord, il y avait cette mère qui essayait de se promener paisiblement en tenant sa fille par la main. Les yeux de la petite pétillaient de joie et de curiosité. Elle entraînait sa mère à droite et à gauche, elle regardait tout et rien à la fois. Elle devait avoir sept ans, neuf tout au plus. La pauvre mère peinait à suivre sa fille, mais deux larges sourires barraient leurs visages.

Et plus loin, là-bas derrière le gros moustachu, un jeune couple se promenait bras dessus, bras dessous. La jeune femme portait un charmant voile noir qui mettait ses grands yeux azur en valeur. Le jeune homme flottait dans une chemise bien trop grande pour lui, tandis qu'un pantalon trop serré lui étranglait la taille et lui sciait les mollets. Toutefois, quand son amie l'a regardé dans les yeux et l'a discrètement embrassé, il a immédiatement oublié la souffrance que lui infligeait son pantalon. Elle l'a regardé rougir comme une pivoine et a étouffé un petit rire derrière sa main. Qu'ils étaient beaux ces deux tourtereaux !

Et puis, il y avait ce groupe de vieilles dans lequel un petit vieux et son béret semblaient s'être égarés. Le vieillard tentait d'avancer à son propre rythme, mais les flots agités des grands-mères le ballottaient à tout va. Des vagues sénescences le submergeaient, et son couvre-chef brun tabac dérivait seul avant que sa tête rougeaude ne refasse surface après quelques brasses. Il me jetait des regards désespérés. Néanmoins, j'étais impuissante : ce tsunami de mamies s'est abattu sur lui par huit fois. Et alors qu'il tentait de reprendre son souffle, la neuvième vague, la plus destructrice de toutes, l'a englouti et l'a emporté au loin à tout jamais.

Comme un phare dans la nuit, un homme est apparu au beau milieu de la marée descendante de grands-mères. Il portait la même veste noire qu'autrefois, le même pantalon noir, les mêmes chaussures noires. Il avait encore ses cheveux longs, bruns et bouclés. Rien n'avait changé dans ses yeux pleins de joie et de malice. Son sourire était toujours aussi rassurant. Il avait la lèvre pendante comme dans mes souvenirs. Et son nez épaté paraissait toujours sous ce même arc de triomphe que dessinaient ses sourcils.

J'aurais juré qu'il s'agissait de mon père s'il n'était pas déjà mort depuis belle lurette. Mort et inhumé dans la Vieille Église de Delft. Aux côtés de messieurs van Vliet et van der Ast.

Mais l'homme en noir ne semblait pas m'avoir remarquée. D'ailleurs, savait-il qui j'étais ? Rien n'était moins sûr...

Il tenait une carte des plus alambiquées, un bête stylo noir ainsi qu'un minuscule calepin sur lequel il griffonnait de temps à autre. Il avait le nez plongé dans son plan et marchait en traînant les pieds comme mon père jadis. Il avançait tête baissée et j'ai bien cru qu'il allait percuter quelqu'un ou quelque chose. Par chance, il s'est immobilisé juste avant de percuter le mur d'en face. Il a levé la tête pour contempler l'horrible façade blanche et s'est tourné vers ma pauvre trogne.

Et là, le temps s'est arrêté : cet homme était le portrait craché de mon père. Il n'était pas mon père, ça, j'en étais certaine, mais la ressemblance était telle que j'en ai été profondément troublée. J'aurais cru voir un fantôme revenu d'outre-tombe.

Peut-être s'agissait-il d'un cousin éloigné, d'un vieil oncle oublié ou d'un rejeton égaré ? Avait-il connu mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs ? Habitait-il là-bas, dans les environs, ou bien venait-il d'ailleurs ?

Pendant que ces questions naissaient dans ma tête, l'homme en noir a tourné la page de son carnet pour prendre de nouvelles notes. Sa main survolait le papier blanc à une vitesse folle, et le stylo noir peinait à tout noter dans les moindres détails. Après avoir à nouveau changé de page, l'homme a commencé à dessiner un croquis de moi et de ma fenêtre, et de mon col blanc et de ma perle, et de mon voile bleu et de mes pauvres lèvres.

Alors que je m'apprêtais à lui poser les questions qui me trottaient dans la tête, il a fermé son calepin, a replongé le nez dans son plan et m'a tout simplement tourné le dos. Et il est reparti comme il était venu...

Pourquoi n'avais-je pas eu le courage de lui poser ces questions ? Mes lèvres étaient restées scellées. J'étais incapable de laisser échapper le moindre son. Et puis, ai-je réfléchi, l'épaisseur de la vitre de là-bas aurait bloqué le moindre bruit.

La nuit est tombée ce soir-là, comme tous les autres soirs à vrai dire, et je me suis retrouvée seule avec mes questions sans réponses.

*
**

Les jours et les semaines se sont succédé depuis ce curieux événement. Je suis revenue chez moi, loin de l'autre fenêtre, loin de l'autre mur de malheur. Je me sentais vraiment mal là-bas. J'étais devenue blanche comme un linge et je broyais constamment du noir.

Alors que je pensais que les retrouvailles avec ma bonne vieille fenêtre, avec ma magnifique vue de Delft me redonneraient le sourire, il n'en a rien été. Le fantôme de l'homme en noir, véritable sosie de mon père, n'avait de

cesse de hanter mon esprit. Je ne pouvais m'empêcher de repenser à cet homme étrange et à sa ressemblance frappante avec mon père.

Le jour s'était levé tôt ce matin-là. Quelques vieillards matinaux se baladaient déjà. Les hommes, pour la plupart, portaient une veste en daim craquelée par-dessus une chemise froissée ou un polo taché. Les femmes, quant à elles, portaient toutes des bas rapiécés et des mocassins noirs. La plus grande d'entre elles portait une longue robe à fleurs qui lui allait à ravir. Les autres s'échangeaient les nouvelles rumeurs du village.

De jeunes élèves accompagnés de leur maîtresse marchaient deux par deux. Ils étaient bien sages et écoutaient les explications de leur institutrice. Un jeune garçon a fait tomber sa mandarine. Alors qu'il allait pleurer, la fillette qui se tenait à ses côtés lui a tendu une moitié de la sienne. Elle était contente de partager son fruit avec lui. J'assistais peut-être au début d'une longue, très longue amitié.

Puis, plus personne n'est passé. Les va-et-vient et le brouhaha habituels avaient laissé place à un silence presque angoissant. Alors, pour passer le temps, j'observais la magnifique vue de Delft que j'avais depuis ma fenêtre. La Nouvelle Église en pierre blanche défiait fièrement le ciel. La brasserie du Perroquet s'élevait entre les toits des maisons. Les portes de Schiedam et de Rotterdam se toisaient. Les bateaux mouillaient paisiblement comme chaque matin. Tout était calme, même les eaux de la Schie.

Et soudain, un éclair noir a traversé le port de Delft et s'est figé juste devant la porte de Rotterdam. Il avait le nez plongé dans un plan chiffonné. C'était incroyable : de profil, c'était bel et bien le portrait craché de mon père. Il n'avait pas changé depuis notre dernière rencontre. Ses vêtements, ses cheveux, son sourire, sa lèvre et son nez étaient exactement pareils, tout comme le stylo noir et le petit calepin blanc. Seul le plan qu'il tenait en main était différent.

Il a levé les yeux, puis il a pivoté vers la droite et s'est trouvé nez à nez avec l'antique porte de Rotterdam. Évidemment, il n'a pas pu s'empêcher d'en faire un croquis.

Ensuite, il s'est lentement tourné vers moi. Il a planté ses yeux dans les miens pour la première fois. J'ai tenté d'esquisser un sourire du bout de mes lèvres desséchées.

Ensuite, il a tourné la page de son carnet. Mais avant qu'il ne commence à dessiner, je l'ai interpellé :

— Pap... Euh, Monsieur ! Vous devez sans doute vous souvenir de moi.

Il a relevé la tête vers moi.

— Vous m'avez déjà dessinée par le passé.

Il s'est approché d'un pas.

— Ce n'était pas la même fenêtre, mais c'était bien moi.

Il s'est approché encore un peu plus.

— J'aurais voulu savoir...

Son visage était proche de la fenêtre.

— Sommes-nous parents ? ai-je demandé.

Il m'a fixée sans rien dire, puis il a semblé réfléchir.

Et là, l'autre innocent de gardien est arrivé sans crier gare. Il a posé la main sur l'épaule de l'homme en noir et lui a dit :

— Monsieur Van der Meer, la visite guidée va bientôt commencer.

— Ah, déjà ? Ah bon... a répondu monsieur Van der Meer d'une voix fébrile.

— Quelque chose ne va pas, Monsieur ?

— C'est cette peinture, j'ai l'impression qu'elle essaie de me dire quelque chose.

— La Jeune Fille à la perle ? C'est vrai que j'ai déjà eu cette impression. J'imagine que c'est ça qui fait les grands maîtres, le fait de donner l'illusion que la toile est réelle. De Vinci, Vermeer, Répine, Lautrec...

— Elle ressemble à s'y méprendre à Elisabeth, ma plus jeune fille, l'a interrompu monsieur Van der Meer. C'est drôle quand on y pense, elles ont exactement les mêmes yeux et le même nez. Et les mêmes vêtements...

Et dans la pièce est entrée en courant une petite fille habillée d'une veste brune surmontée d'un col blanc. Un petit tissu bleu recouvrait sa tête et deux perles scintillantes pendaient à ses oreilles.

— Papa, papa ! Je pensais que tu m'avais abandonnée.

— Allons ma puce, a-t-il dit en la prenant dans ses bras, papa ne ferait jamais une chose pareille. Dis au revoir à la madame, la visite guidée va commencer. On reviendra la voir plus tard.

Et effectivement, je les ai revus lorsque la visite guidée est passée dans ma salle d'exposition. Le musée du Mauritshuis était noir de monde. Je ne pouvais plus contempler la vue de Delft. À la place, je regardais avec tendresse la petite Elisabeth qui me rappelait moi lorsque j'avais dix ans.

Moi, j'étais bien loin d'avoir dix ans désormais. Comme le temps file...